

Poème n°83 : Aguirre

Dans les indicibles profondeurs
De mes erratiques expériences,
Sevré des insoutenables odeurs,
Propres aux chaudes ambiances,
Qu'exhalent les corps dédouanés,
Libérés des amours et des haines,
Crucifiés sur la croix des damnés,
Rebelle, j'ai supporté mes peines.

Marcheur obsédé par son avenir,
Dans des ténèbres, noirs écueils,
Brisé sous le poids des souvenirs,
Brûlant comme un soleil en deuil,
Au cours d'errances interminables,
Mon esprit a croisé des Merveilles,
Purifiées dans les flux inoubliables
Des menstrues de Vierges au réveil.

Dans les boues nauséabondes de fleuves
Agités, charriant des cadavres putréfiés ;
Dans ce déferlement incessant d'épreuves
Nocives ; dans ces courants à vous terrifier
Avec leurs viles eaux du passé de ce monde,
J'ai tenté d'avancer, bête comme un cuistre,
Pour fuir les bras ensorceleurs d'immondes
Gorgones affublées de leur regard sinistre...

Mais, avec l'été, le ciel limpide et ses azurs
Bleus ont soigné mes yeux que j'avais levés.
Mes pupilles ont discerné dans l'embrasure
De cumulus mutiques des hétaires enlevées
Danser des giges où froufroulait leur robe,
De gaze transparente, d'être ainsi ballottée...
J'ai passé avec elles des nuits sans être probe,
Hanté par leur voile qu'elles finirent par ôter.

Plus duveteux que peau de pêche, j'ai mordu,
À pleines dents dans leur tendre derme moiré
Qu'elles offraient jour et nuit, toutes éperdues,
Aux pénétrants rayons cosmiques, ces bigarrés
Voyageurs, pourfendeurs de ces aires sidérales
Où virent des vaisseaux, destructeurs mandatés
Des astres complaisants... Trous noirs, ils râlent
Et s'écroulent sur eux-mêmes, avec quel doigté.

Dès lors, je n'ai cessé de boire le liquide tonique
Produit par leurs deux seins au fil des secondes.
Il métamorphosait les silhouettes, impudiques,
De ces fausses vierges en vraies mères fécondes
Initiatrices de nos fautes, en dispersant au vent
Le nectar sucré liqueur de toute joie adultérine,
Puisant dans cette boisson, troublante souvent,
La force de ne pas tolérer de jouer les figurines.

Qu'ai-je ri à me soûler à ce lait, sans préambule,
Fermenté sur une galaxie aux lueurs spectrales,
Ravi d'admirer au passage l'armada de libellules
Géantes, aux ailes nervurées, s'abattre en spirale
Sur des morts effrayés pour dévorer leurs chairs
Dans un vrombissement d'énormes bombardiers
Destructeurs de ces cranes ouverts pour pas cher,
Remplis des vapeurs amères de leur amour radié.

* * * * *

D'être venus trop tard, pleurez donc pisse-froid !
Vous ne verrez plus, chaperonnés par votre Belle,
Des arcs-en-ciel versés leurs couleurs par charroi
Sur les crépuscules éphémères du merveilleux réel
Ou des aigles royaux leurs ailes déployées, à l'aube
S'accoupler avec de naïves colombes pour enfanter
De fées, ravies d'illuminer, vêtues de saintes aubes,
La scène très obscure de vos mondes désenchantés.

Vous avez trop rêvé d'errer sur les versants abrupts,
Lors de nuits hivernales, de hauts cols inaccessibles,
À l'épaisse neige destinée à éblouir les yeux de brute
Des vils guerriers, ces égorgeurs vendus à l'Indicible.
Vous avez trop longtemps cru aux baisers nourriciers
De marâtres abusives, prêtes à vous sauver du péché,
Sans songer que les pieds fourchus des diables initiés
Botteraient avec plaisir leur cul pour les en empêcher.

Vous avez trop trahi sous le masque de panthère noire,
Cachant vos infamies sous le cuir épais du féroce félin.
Et moi, poltron, j'ai fait pareil pour ne jamais déchoir,
Courant avec vous vers de lâches horizons. L'air malin,
J'ai suivi vos pas, sur la piste, pour aller droit m'enliser
Dans de putrides marais où nos viles âmes pourrissent,
Envasées dans les joncs, des hommes intrépides la risée,
Tenues de s'enfouir en quête de racines au fait des vices !

Vous avez trop rampé le long de coulées de lave fumante
De volcans hawaïens, en pleines éruptions. Ils combent
Avec leurs cendres des golfes, aux pures eaux dormantes,
Où des vaisseaux fantômes, dans leurs cales archicombles
De minotaures combattants, jettent une ancre sacrificielle
Avant de libérer ces monstres dévoreurs de chairs fraîches.
Avec leur corps d'homme, leur tête de taureau, démentielle
Soldatesque, ils débarqueront tous, profitant d'une brèche.

* * * * *

Sur les grèves rocailleuses de vos nuits cauchemardesques,
Ces enfers oniriques où des êtres cachectiques, en panique,
Dans des arbres géants étouffés par des lianes gigantesques
Vous déchiquettent, vous avez pratiqué un rite chamanique.
Il réveille des poissons d'or, aux écailles luisantes, aux ouïes
Sanguinolentes agitées fébrilement au gré de leurs instincts.
Ainsi pitoyables martyres vous ai-je vus souvent guère réjouis
Errer de mer en océan pour fuir ensemble notre banal destin !

À vos côtés, au milieu de vos sanglots, mes larmes de crocodile
Se déversaient dans les lits de rivières à sec où s'entassaient dès
L'aube les carcasses de ces bêtes échappées de l'enfer immobile
D'une Arche de Noé... Je restais atterré, semblable aux farfadets
À genoux qu'épouvante la hache brandie vers les cieus écarlates
Avant qu'elle ne coupe les têtes de crapauds toujours trop salaces
Tandis que des oiseaux migrants transporteurs de sales blattes
Aux pattes sectionnées, volent haut pour éviter un jet de caillasse.

Dégoûté par ce triste monde et mes lâches errements, j'ai souhaité
Un beau jour voguer vers des rives plus clémentes où chaque mort
Serait une princesse assoupie, sa chevelure agitée aux vents de l'été,
Chaque supplicié un amant amoureux d'une vénus aux pupilles d'or.
Poussé par la tempête vers des aires radieuses sans ire et sans éther,
J'ai pu m'agripper à ta dépouille flottant dans les airs et t'embrasser,
Tout en fumant des joints ouverts sur quelque part, là où les cratères
Ressemblent à des ornières où pousseraient mille plantes herbacées.

J'ai couru dans ces lieux, avec des ailes aux pieds, escorté longtemps
Par un vol de lucioles au ventre phosphorescent, d'un vert lumineux,
Et par de fiers uhlands, montés sur des licornes piquées par des taons
En ce mois de novembre où les premières neiges et leur effet ruineux
Faisaient disparaître les chemins picaresques, seuls à mener ailleurs.
Tout près de galaxies, aux confins de nos rêves, là où des îles satellites
Tournent autour d'archipels sidéraux, altiers et magnifiques veilleurs,
Dans l'abyssal infini de vastes mers astrales, cimetières de mégalithes.

De retour au foyer, à devoir me plier au poids des habitudes, j'ai pleuré,
Tant le quotidien blafard, aux torpeurs révoltantes, embaume les cœurs
Séditieux, les plongeant dans de délirants sommeils, fief des demeurés.
Vaincu, dans le glauque crépuscule de mon corps moribond, sans heurt,
J'ai posé mes bagages accroupi dans un coin, privé de ces nobles amours
Portées dans leurs élans, comme les trois-mâts en haute mer, par l'espoir
D'accoster un jour sur les rives de l'Autre. Seules dispensatrices alentour
D'un éclat enchanteur, aube des bonheurs simples vécus loin de la gloire !

Poème écrit par **Philippe Parrot**

Commencé le mardi 10 mars 2015

Et terminé le dimanche 15 mars 2015

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.